

ZINE #0



LA STATION
GARE
DES MINES



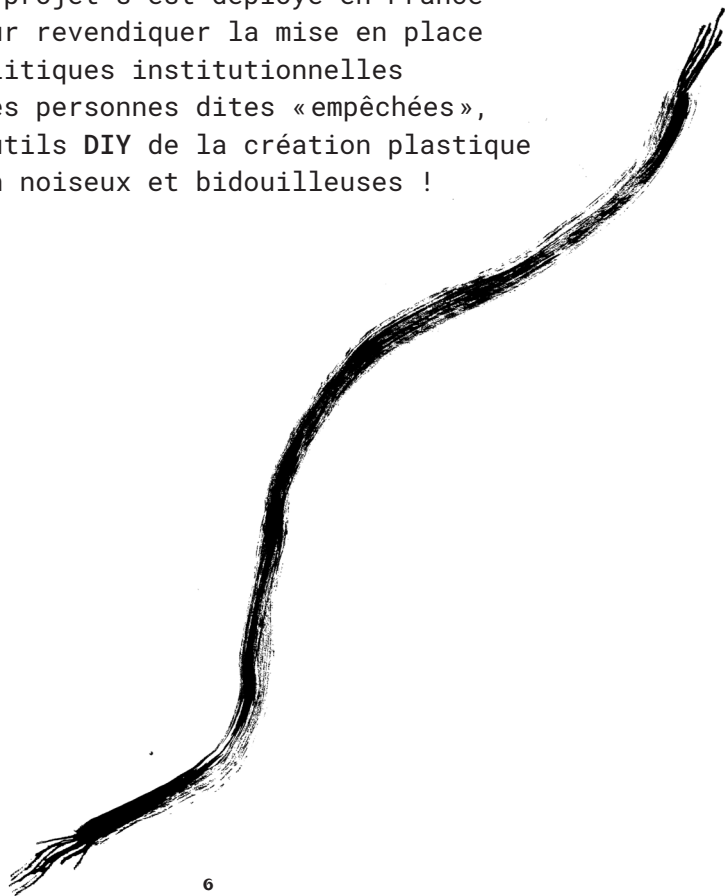
FAIRE DU SON POUR AVOIR LE DROIT À SA PLACE !

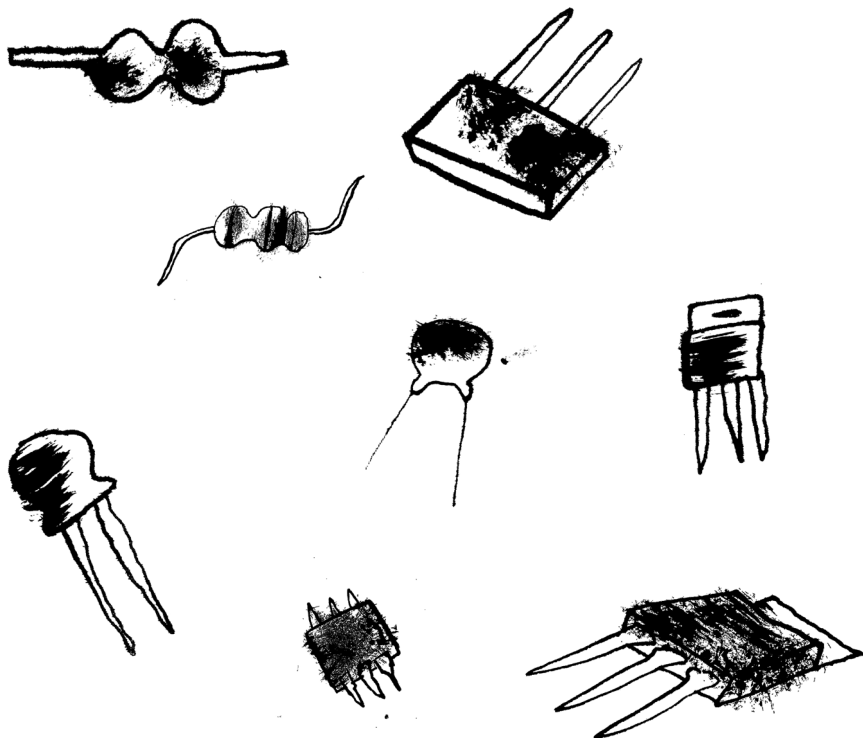
Plateforme brute et pop pour l'expérimentation musicale, plastique et inclusive avec les personnes en condition de handicap : à la rencontre d'Antoine Capet porteur du projet BrutPop.



MUSIQUE BRUTE, HANDICAP ET CONTRE-CULTURE,
c'est le titre d'un documentaire réalisé
par Mathieu Mastin en 2016 qui suit BrutPop,
une initiative française indépendante
entreprenant de sortir les personnes en condition
de handicap de leur quotidien et mettant en place
des solutions alternatives afin de permettre
à ceux-ci d'exister pleinement
dans nos sociétés, menée par Antoine Capet
et David Lemoine.
Et c'est aussi, tout simplement, le credo
chevillé au corps du projet BrutPop.

C'est en 2009 que cette association naît.
Aujourd'hui, le projet s'est déployé en France
et en Europe pour revendiquer la mise en place
concrète des politiques institutionnelles
et des droits des personnes dites «empêchées»,
à travers les outils DIY de la création plastique
et sonore, façon bruyant et bidouilleuses !



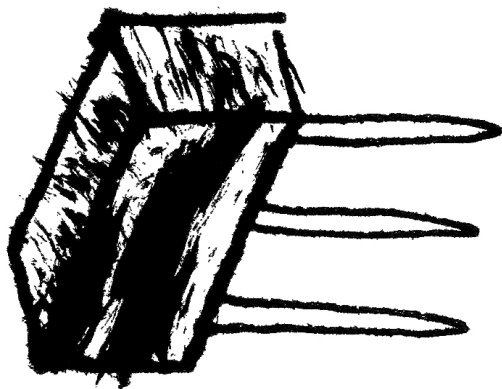


Antoine Capet -


Au départ, le constat est simple. Les personnes en situation de handicap voient leurs droits culturels bafoués. Ielles ne bénéficient pas d'accès aux espaces de musique reconnus, aux scènes de qualité, et même tout simplement aux outils de création musicale auxquels ielles ont légitimement le droit et besoin dans leurs soins thérapeutiques. Rappelons-le, les lois d'inclusivité handicap ont été pourtant voté il y a 15 ans. C'est comme cela que, d'un fantasme de départ - celui de monter un super groupe de rock avec des artistes autistes - a émergé et s'est imposée la nécessité d'utiliser nos compétences de makers pour rendre nos milieux musicaux plus inclusifs.


Cette inclusivité doit rester politisée et c'est pourquoi elle doit être pensée de façon transversale.


Il y a bien sûr l'aspect premier du projet qui est celui des pratiques musicales, créatives et DIY inclusives à travers la fabrication d'instruments adaptés pour les musicien·nes en condition de handicap. Mais il y a aussi la question économique. Le *DO IT YOURSELF* est une réponse viable aux problèmes de moyens auxquels sont confrontées les personnes en condition de handicap. C'est devenu un moyen de lutte face à leur marginalisation et la non-application des lois d'inclusivité.



La forme que cela a pris chez BrutPop est multiple.

 Il y a eu d'un côté la création d'un **centre de ressources** réunissant des propositions de formations pour les professionnel·les du handicap et les artistes, des workshops, des permanences mais aussi une action de fond à travers l'essaimage de nos démarches, la documentation en open source (libres de droits), la constitution d'un propos autour d'une communauté qui s'est trouvée et se développe. Ce centre de ressources est une façon de forcer les institutions à se mouiller en rendant légitimes les publics en condition de handicap dans les lieux reconnus par leurs acteur·rices.

 D'un autre côté, nous avons fondé un laboratoire inclusif musical - qui veut se distinguer des démarches caritatives bien-pensantes par son aspect populaire, social et sa pédagogie - nommé **ArtLab**, qui a été l'objet de nos trois années de résidence à La Station - Gare des Mines.

 Et parce que la fête doit aussi être un espace de partage mais surtout un espace partagé, nous organisons **les Kermesses soniques**. À la fois festival de musique low-tech et foire numérique, c'est une fête populaire que nous activons en France dès que l'occasion nous est offerte.

C'est donc depuis cette culture alternative, dans laquelle se situent nos pratiques, que nous avons pensé et construit collectivement BrutPop. Avec la concrétisation d'ArtLab, nous avons pu structurer nos activités, ouvrir des espaces d'accueil et un nouveau versant de nos actions tournées vers l'expérimentation plastiques avec les ateliers Charbon.

>>>-----> voir cartographie page ci-contre

*À travers cet intérêt
des scènes alternatives
qui se sont solidarisées
autour de la question
de l'accueil d'artistes
et des personnes en situation
de handicap, nous avons pu
et essayons encore aujourd'hui
de maintenir
une convergence politique
d'artistes et d'acteur·rices
qui font de l'action culturelle
façon DIY.*

propos recueillis
par Margoï Mourrier Sangas



ART PÉDAGOGIE INCLUSION

ART LAB

LABORATOIRE INCLUSIF MUSICAL

Residence
de Brut Pop
à La Station
Gare des
Mines

SONIC
LAB

KERMESSE
SONIQUE

fête populaire, festival de musique
et foire numérique low-tech
INCLUSIVE

- + journées professionnelles
- + exposition
- + jeux sonores
- + ateliers

DIMENSION
ATELIER
CHARBON

Hackerspace artistique

- + Sonia Saroya
- & Edouard Sufrin
- + Célia Gaultier
- + Bolide
- + Input Lab
- + Déplaisanciers

DIMENSION SONORE
CENTRE
DE RESSOURCES
GRAPHIQUE ET ÉDITORIALE

- FORMATIONS
- PERMANENCES
- WORKSHOPS
- ESSAIMAGE



18/06 CAMPING CLUB - CND
19/06 40 ANS DE LIGHT CONE;
LES BOÎTES DE LA NUIT

23/06 GRÜNT: 90 ANS

25/06 SPECTRUM PRIME EDITION
01/07 VUNDERSCOPE 02/07 BEAU
FESTIVAL

08-09-10/07 GARAGE MUFEST - BLACK
MARKET

15/07 SMALLVILLE PRESENTS: A LONGAWAY
RELEASE PARTY

16/07 RADIO FOVKA

20/07 STIFF RICHARD + MISS PUSSICAT
+ KELLEY SLOJZ

22/07 EASTERN MARGINS

23/07 LA LULOTÉE 90 ANS

29/07 WIEDERGABE

30/07 FISSA X POLAAR PARTY

12-13/08 SPECTRUM 2 DAYS

19/08 RESOURCES 20/08 SUBTYL

26/08 INTERVISION

02-03/09 STATION ÉLECTRONIQUE

10-11/09 STATION ILLUSTRATION

ÉTÉ 2022





La pyramide du DJ, par Chris Korda – Tribune

Chris Korda n'a jamais eu peur de jouer les trouble-fêtes. Dans l'Amérique conservatrice des années 90, la musicienne n'hésitait déjà pas à agiter féroce-ment la conscience collective sur la question environnementale grâce à des actions spectaculaires, alors que la conscience écologique était bien moins éveillée qu'aujourd'hui - pour ceux qui ne la connaîtraient pas, elle s'est fait connaître en créant l'Eglise de l'Euthanasie, une fausse secte pronant, comme son nom l'indique, l'euthanasie de masse pour le bienfait de la planète.

Militante radicale mais aussi artiste novatrice, c'est aujourd'hui contre la chute de la diversité culturelle qu'elle s'insurge dans cette tribune, que nous diffusons ici et sur le site de Station Station. Tribune qu'elle nous a transmise après son passage à La Station - Gare des Mines, le 1er octobre 2021 pour le festival Pagaille.

À l'origine d'une œuvre musicale variée comptabilisant à la fois des hits techno underground et des compositions ambient générées de manière algorithmique, elle nous livre une missive brûlante contre une certaine club music qui serait, à ses yeux, de plus en plus standardisée. En cause : l'économie du club, qui favoriserait des sons stéréotypés pour ne pas faire fuir les danseur·euses.

Contre l'hégémonie de la techno four-to-the-floor, elle nous invite alors à embrasser une "hérésie rythmique".



Les musicien·nes électroniques sont de plus en plus contraint·es à produire l'équivalent d'un papier peint sonore pour soirées. A dire vrai, la plupart n'apprécient guère la situation, mais répugnent à s'en plaindre hors de la sphère privée par crainte de faire des vagues dans le secteur de la "musique fonctionnelle" dont dépendent l'essentiel de leur gagne-pain. De fait, ces revenus diminuent au fur et à mesure que le produit devient de plus en plus virtuel, ce qui le rend facile à voler ; et parce que YouTube, alias Google, écrase les autres plateformes de streaming qui faisaient, au moins, un effort symbolique pour payer les artistes. Résultat : de nombreux labels font faillite, et la plupart de ceux qui tiennent encore le coup s'avèrent peu enclins à prendre des risques.

Etant donné que le gâteau s'amenuise, on ne s'étonnera guère de constater que quantité de producteur·rices s'imitent les uns des autres, produisant une musique légèrement différente mais pas trop, dans l'espoir de devenir l'artiste du moment. Iels regardent nerveusement par-dessus l'épaule du·de la voisin·e, conscient·e que s'iels s'éloignent un peu trop des sentiers battus, iels risquent de perdre leur place au profit d'un·e autre qui plaît davantage au public. Nous pouvons prétendre désirer quelque chose de nouveau mais, en pratique, nous préférons souvent ce qui nous est familier, que nous aimons déjà et avec lequel nous avons grandi. C'est ainsi que nous nous retrouvons avec des milliers de disques presque identiques.

Pour sortir de cette impasse, il faut avant tout remettre en question la conception de la musique comme simple moyen de fluidifier les soirées. Et pour cela, nous devons recommencer à l'écouter, au lieu de nous contenter de faire la fête. Mais pour se révolter et échapper à cette prison du plaisir, il faut d'abord

prendre conscience qu'elle existe. Tant que nous sommes pris·es dans l'extase de la fête, ses murs restent recouverts d'un brouillard mental et physique. Mais ce matin, le ciel est dégagé, alors profitons-en pour les regarder de près. Et il ne s'agit pas simplement d'une image : ces derniers sont malheureusement bien réels, et résultent d'investissements massifs.

Visualisez les milliers de boîtes de nuit et de discothèques du monde entier, qui jouent toutes, jour et nuit, le même rythme 4/4 (boum, clap, boum, clap). Autour de ce rythme implacablement monotone, un ordre économique et social mondial s'est construit. Nous appelons cette structure "la pyramide du DJ", non seulement parce qu'elle est hiérarchique, mais aussi parce qu'elle est vaste, solide comme un roc et apparemment immuable. Le volume des ventes d'alcool généré dans ces lieux justifie, à lui seul, une résistance farouche au moindre changement. Les hiérarchies opposent un barrage naturel au changement parce que ceux qui sont au sommet tiennent à conserver leurs privilèges. Certaines personnes gagnent beaucoup d'argent grâce à la pyramide du DJ, et elles n'apprécieraient probablement pas de lire ces lignes.

Le rythme disco est désormais gravé dans nos cerveaux comme un tatouage mental. C'est comme si nous avions un réceptacle dans la tête, parfaitement moulé pour s'adapter au seul et unique modèle du disco mondial. Comme le plastique, il est partout et à l'intérieur de toutes choses : non seulement dans les clubs, mais aussi dans les films, à la télévision, dans la publicité, les restaurants, les centres commerciaux... Nous nageons tellement dedans que nous ne le remarquons pas, de la même manière que les poissons ne prêtent pas attention à l'eau qui les entoure. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. À la fin des années 1970,

notre environnement musical était encore relativement diversifié. Le disco était une espèce relativement nouvelle, en concurrence avec de nombreuses autres, dont certaines n'étaient pas en 4/4 (si vous en doutez, écoutez "Close to the Edge" de Yes).

Aujourd'hui, presque chaque pays développe sa version propre du rythme mondial, avec des paroles adaptées dans la langue nationale et parfois, quelques accents instrumentaux traditionnels, mais toujours construit sur le même châssis 4/4 du disco. Le glaçage varie, mais le gâteau reste le même : le goût familier, écœurant et sucré de la fête sous la boule à facettes, coincé dans la cage dorée de la prison du plaisir.

Les entreprises médiatiques américaines ont mené une guerre culturelle et l'ont gagnée. Le disco a été transplanté aux quatre coins de la planète et, presque du jour au lendemain, la prison américaine est devenue la prison mondiale.





Même la critique de l'ennui devient ennuyeuse. Ce débat court depuis 1998 au moins, année où le slogan de la Love Parade était "one world one future" ("un monde, un avenir"). Ce slogan, ouvertement totalitaire, signalait que le disco est une idéologie expansionniste. L'empire ne se reposera pas tant que tous ses concurrent·e·s n'auront pas été éliminé·e·s et que chaque individu ne sera pas confortablement installé dans sa cellule, synchronisé sur le même rythme. La destruction de la diversité biologique s'accompagne d'une destruction parallèle de la diversité culturelle, comme si tout cela était prémédité, ce qui est le cas. Les plus jeunes ne se rendent pas compte que le monde était autrefois plus diversifié sur le plan biologique et culturel, car il est difficile de regretter ce que l'on n'a jamais connu. En biologie, ce phénomène est connu sous le nom de "shifting baseline" (le syndrome du déplacement de la ligne de référence),

à ne pas confondre avec "shifting bassline" (ligne de basse changeante, au sens du polymètre, ce qui serait un pas dans la bonne direction).

Les villes sont de plus en plus semblables, standardisées et interchangeables. Partout, nous nous comportons de la même manière, avons les mêmes objets dans nos poches et nos sacs à main. Pourquoi n'écouterions-nous pas, dans la foulée, la même musique, ne danserions-nous pas de la même façon, après avoir pris les mêmes drogues ? C'est si agréable quand tout le monde est d'accord. Mais les murs de la prison sont aujourd'hui enfin visibles : gris et ornés de barbelés élégants, nous rappelant que l'harmonie est un mensonge, une fiction commode. Dans un éclair de lucidité, nous réalisons qu'en réalité, cette uniformité est d'un ennui mortel. Nous avons besoin de différences significatives et de ce besoin peuvent germer les graines de la révolution.

Les longues périodes de stase sont une norme dans l'histoire de l'art, et elles sont souvent ponctuées par des révolutions. Pensez à tous ces siècles de peintures religieuses assommantes au Louvre, avant que Velázquez et Rembrandt ne renversent la table. Les monochromes noirs sont devenus à la mode pendant la période de l'expressionnisme abstrait, culminant avec Mark Rothko, Robert Motherwell et Ad Reinhardt. Les critiques craignaient alors la fin de l'art, mais sans raison. Il était impossible que les gens puissent se satisfaire indéfiniment d'un art monochrome, car, contrairement aux chiens, nous sommes également en mesure de voir des couleurs éclatantes. Ce déterminisme biologique se transpose parfaitement à la musique. La dictature du 4/4 ne signe pas la fin de l'histoire de la musique, car nous sommes capables de percevoir d'autres rythmes, y compris le polymètre,

tout comme la tyrannie de la gamme majeure ne durera pas éternellement non plus, car nous pouvons percevoir bien d'autres tonalités.

Le Berlin des années 1990 était un épïcentre de liberté relative. Alors que les citoyens de la RDA affluaient vers l'Ouest, les punks empruntaient la direction opposée, squattant des quartiers entiers de Berlin-Est. Coupé·e·s du consumérisme et livré·e·s à elleux-mêmes, ils ont créé par nécessité une culture propre, vivante et diverse. Les squats ont, pour la plupart, été écrasés sous les roues de l'embourgeoisement, mais tous n'ont pas été oubliés. Nombre de leurs ancien·ne·s habitant·e·s sont toujours là, plus âgé·e·s, parfois plus sages et plus pragmatiques, avec de vrais emplois et un véritable pouvoir. Grâce à leurs efforts, Berlin constitue aujourd'hui la capitale officieuse de la musique électronique, et le point de départ idéal pour déclencher une émeute de prisonnier·ère·s.

Les révolutions commencent souvent modestement. Il n'est pas stratégique de tout bouleverser en même temps, ou comme le Géant l'a si bien dit dans Twin Peaks, "Un chemin se forme en posant une pierre à la fois." Nous serions bien avisé·e·s de nous préoccuper du systématisme de la gamme majeure ultérieurement, et de commencer d'abord par remettre en question la conformité rythmique, nettement plus flagrante et plus évidente à aborder sans formation musicale. Ce que nous proposons n'est rien de moins qu'une hérésie rythmique. Les DJ sont les premiers influenceur·euse·s et seront des allié·e·s indispensables pour déployer cette hérésie, de l'épïcentre du mouvement jusqu'à sa périphérie. Quelle ironie de penser que les mêmes personnes qui ont construit et maintenu l'orthodoxie puissent contribuer à sa perte !

Comme d'habitude, le véritable méchant de cette affaire est finalement le capitalisme de marché néolibéral. Les entreprises nous maintiennent occupé·e·s à nous vendre auprès d'inconnu·e·s et à accumuler les "likes", selon le principe de l'adage "diviser pour mieux régner". La vie est réduite à un vulgaire concours de popularité, à la manière d'une émission de télé-réalité. Se hisser au sommet de la pyramide du DJ est une victoire à la Pyrrhus, comme traverser un pont qui ne mène nulle part. Nous devrions nous demander non pas "comment puis-je jouer le jeu du système", mais "comment puis-je renverser le système avant qu'il ne nous tue tou·te·s ?". Et pour se faire, nous devons devenir moins compétitif·ve·s et individualistes, et plus solidaires. La route vers une musique inspirante et stimulante passe nécessairement par un séjour en terre inconnue, et tout ce qui viendra ensuite se heurtera sûrement à une forte résistance. Cela sera peut-être inconfortable, mais, au moins, ce ne sera pas ennuyeux.

**Traduction depuis l'anglais américain
par Bettina Fordeker.**



STATION STATION

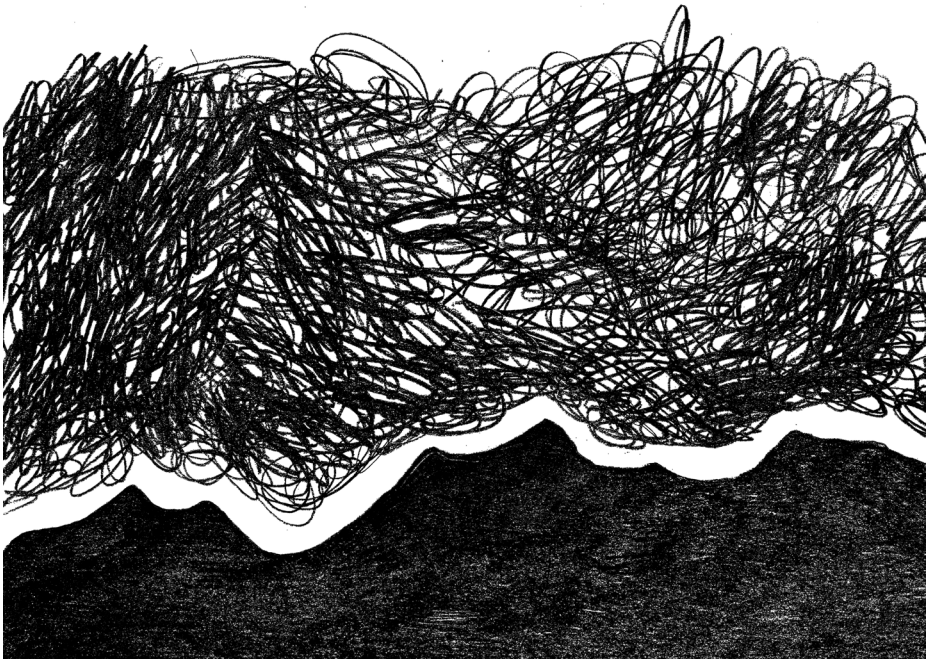
_ LA STATION DE LA STATION

Processus d'autonomisation d'une radio libre.

Entretien avec Marie Descure coordinatrice éditoriale de la radio web Station Station.

« **À l'origine** ce projet de radio est une impulsion du Collectif Mu, qui voulait donner à entendre ce qui se passe dans le lieu de manière diurne et nocturne et ainsi constituer un socle d'archives faites de concerts enregistrés ou d'interviews d'artistes qui passaient dans le lieu. L'objectif était alors de trouver une voix autre et plus durable à la fête. Et d'ailleurs c'est en partie cela qui va se jouer avec Charles Crost, fondateur du label Le Turc Mécanique, et l'artiste et Dj Elen Huynh à qui est confié le projet en 2017, par une carte blanche totale du Collectif MU. Iels vont donner la première couleur ou plutôt je devrais dire une partie - toujours très présente aujourd'hui - du spectre de la voix de la radio. D'un côté à travers le réseau de Charles, des résident·es intègrent Station Station et proposent des émissions de musiques techno, indus et punk-rock. De l'autre Elen apporte une touche expérimentale, bidouille, celle aussi de la noise et de l'électro. Très rapidement, je rejoins moi-même l'organisation de cette radio qui est en train de se monter et de se constituer. Tout simplement parce que je croise Charles à un concert et que je lui dis que je cherche une radio pour continuer de diffuser mon émission, depuis que j'ai quitté mon poste de productrice à Radio PiiAF.

...



Je suis venue ici pour mourir, mais je suis surtout ici pour dire un autre premier bonjour à la vie en faisant face à la nuit. Parce qu'il y a encore trop d'électricité pour nous faire oublier qu'on a besoin de rien, sauf de la nuit, pour calculer le temps qui passe, pour s'orienter, pour célébrer. On a besoin de la nuit pour voir le jour. On a besoin de la nuit pour reconnaître notre maison. Il paraît que les gens qui viennent au Sky Village pour la première fois, qui voient la Voie lactée se lever dans une noirceur qui leur était inconnue, pensent qu'une tempête se lève à l'horizon. Ils courent comme des poules sans tête se réfugier dans les maisons.

Les habitués mettent du temps à les convaincre que ce grand nuage lumineux n'est rien d'autre que le vaste tissu d'étoiles où flotte leur propre maison.

Quand j'ai vu la Voie lactée se lever, c'était tellement gros que j'en ai oublié toutes les journées de ma vie. Pourtant, il n'y avait rien pour m'éblouir, seulement des soleils qui racontent des histoires anciennes qu'on peut décrypter en s'efforçant de comprendre la langue du scintillement. C'est dans cette langue qu'il faut écrire courageusement sur une grande feuille noire, interminable. Il faut se rendre à l'évidence que l'émerveillement sur cette planète passera par la nuit, je veux dire, l'émerveillement, le vrai, le seul qui soit est nocturne.

Oh ! Il y aura toujours des gens pour mettre de la lumière artificielle dans mes rituels lunaires, des gens qui pensent m'éclairer en mélangeant les éclipses et les disparitions. Il y aura toujours du monde pour regarder leurs pieds pendant que le vent solaire danse avec la haute atmosphère, pendant qu'une "espèce de jour, comme disait Pline, remplace les ténèbres". Il y aura toujours des urbains éblouis par des lampadaires pour me dire qu'il n'y a pas d'espoir ! Mais y'a pas de dispositif d'éclairage, ni de feux d'artifice qui accotent mes aurores.

"Sky Village, Arizona, 16 juillet 2050 - L'émerveillement nocturne", Accoter les aurores, Pattie O'Green, in Faire partie du monde, Réflexions écoféministes

Extrait lu dans **Marie la Nuit #55**

podcast available sur www.stationstation.fr

●●●

En mai 2017, les premières émissions de Station Station sont produites et diffusées lors de Villette Sonique. Dès septembre, le travail autour de la grille de programmation est renforcé avec l'idée que nous diffuserons 24h sur 24h, 7 jours sur 7. Station Station c'est d'abord donc des Dj sets et des talks. Je pense à Music Herstory, La Trayeuse Electrique, L'autoroute des Titans, une émission produite par Anne C De Vellis aka Marai à propos des collectifs de musique hors de Paris. Toutes ces créations originales font partie des premières propositions de la radio, sur laquelle progressivement la ligne éditoriale de Station Station s'est dessinée.

Dès 2018, le spectre de voix de Station Station s'élargit. Ce travail s'organise avec les initiatives portées par Juliette Gamblin notamment qui fait entrer dans la programmation des émissions à contenus. Ainsi si la ligne éditoriale de Station Station était très musicale - avec un attachement affirmé pour les musiques alternatives trop peu entendues sur d'autres ondes de radio - le spectre explose avec l'arrivée d'émissions tournées autour de l'expérimentation littéraire, textuelle et sonore à travers la voix des animateur·rices qui entrent au studio et des auteur·rices qu'ielles convoquent ou encore même de la création contemporaine. Quelque chose de plus radiophonique commence à se dessiner. C'est pour nous aussi le moment de consolider ce volet tout en restant attaché·es à cette question des marges et des subcultures qui font partie du projet et qui comptent

pour les personnes qui décident de nous rejoindre. Nous avons alors creusé cette ligne pour multiplier les formats radiophoniques et la recherche autour de cet outil/média d'émancipation qu'est la radio libre, en allant par exemple chercher de la fiction radiophonique, du documentaire, des expérimentations autour du sons et du texte qui explorent les marges, musicales, amoureuses, sociales, culturelles, en lutte.

En 2019, les choses basculent donc doublement. D'un côté avec l'affirmation de cette voix radiophonique qu'est Station Station, une voix qui réunit une communauté de personnes qui se retrouvent dans les enjeux d'inclusivité, de féminisme et d'écologie radicales, d'autonomie politique et d'autogestion comme de lutte contre le racisme, les violences sexistes et sexuelles ou encore les violences policières.

De l'autre avec la transformation de notre organisation au sein même de la coordination radio qui accueille et encadre les résident·es. Avec d'autres résident·es et acteur·rices proche de La Station Gare des Mines, nous nous constituons alors comme une collective organisée en pôles (ayant chacun un rôle spécifique pour conduire la bonne organisation de la radio et l'accueil des résident·es bénévoles). Ce deuxième point aura aussi pour résultante de concrétiser notre envie de nous trouver un fonctionnement statutaire autonome afin de faire des demandes de subventions et ainsi développer le volet social et pédagogique de la radio par la création d'ateliers pour des publics qu'on n'attend



pas forcément à la Station : les publics isolés, et stigmatisés, à côtés des publics scolaires.

L'idée de radio libre telle que nous la défendons c'est aussi d'ouvrir la porte de La Station, pour faire ensemble et collectivement avec les résident·es et les invité·es, à travers la forme virtuelle de diffusion mais aussi IRL en se retrouvant au studio d'enregistrement et en créant nos propres retrouvailles qu'ils s'agissent de journées thématiques radiophoniques (Radio Glace, 1312 - dénonciations des violences policières, Nuit Blanche à propos de la nuit et du périphérique...) ou d'événements. Enfin je devrais plutôt dire une fenêtre toujours ouverte - à l'angle d'entrée entre Station Nord et Station Sud - pour faire entendre ce qu'on y dit et aussi pour y recevoir et faire sonner fort les voix qui comptent. »



Marie Descure est productrice radio, coordinatrice éditoriale de la radio Station Station et documentariste sonore. Formée à la philosophie et la médiation culturelle, Marie produit depuis 2013 l'émission Marie La Nuit, qui s'intéresse aux musiques indépendantes et expérimentales (sélections musicales, entretiens avec des artistes et des labels). Elle veille également sur la grille radiophonique de Station Station, qui mêle propositions musicales, documentaires sonores, créations radiophoniques et entretiens autour du féminisme, de l'art ou encore de l'écologie. Elle accompagne, enfin, des associations dans la création radiophonique ("Vieillir Vivant", Carton Plein x Paris 8). En 2020, Marie se forme au documentaire sonore (école Louis-Lumière, à Saint-Denis, et association Longueur d'ondes à Brest) et continue ainsi d'explorer les possibles radiophoniques et sonores.

**propos recueillis
par Margoït Mourrier Sangas**



CHANTIER
PERMANENT

poétique de la réciprocité et pratiques compagnes

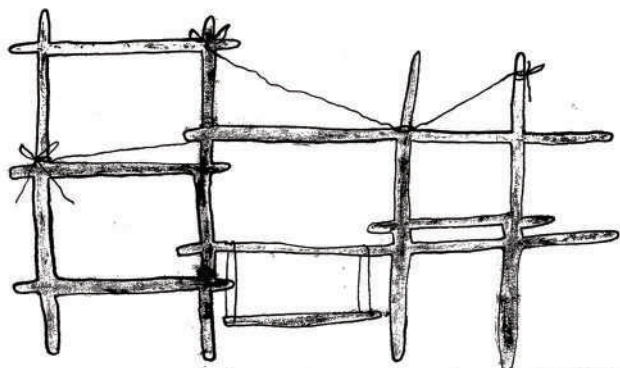
S'il y en a qui viennent un soir à la recherche d'émotions furtives et de vibrations sonores, d'autres sont convié-es à la Station pour s'y installer, créer, développer des idées, des gestes, et prendre part à la vie des lieux. Rassemblé-es par Line Gigot, ielles sont artistes, militant-es, plasticien-nes, faiseurs d'objets, bâtisseuses d'espace et sont invité-es, à produire des formes, des œuvres et des outils le temps de résidences. Leurs propositions impulsent à leur tour des désirs et des programmations.

À travers ses invitations, Line prône la lenteur, la rencontre et l'amitié. Elle cherche à construire des espaces d'expressions et d'échanges les moins autoritaires possibles, pour les inscrire dans un système d'échange, de troc et de partage.

Pour citer deux exemples : **la cabane** de Meryll Ample est à la fois une installation, un instrument de musique et un lieu de composition ouvert à toutes. Quant à la bibliothèque-œuvre **Des Glaneuses** de Lou-Maria Le Brusq et Clara Pacotte se compose comme un fond à l'image de celles qui veulent bien y participer par la voie du troc en posant activement la question de l'éco-féminisme et de la circulation des savoirs... Autant d'œuvres qui se rencontrent et invitent les pratiques à se mélanger, se renouveler ou simplement à laisser une trace, des pensées, un geste. Et c'est déjà beaucoup pour tisser des liens, raconter des histoires et créer des mondes respirables...

propos recueillis par Célia Gaultier & Margo Mourrier Sanyas auprès de Line Gigot. Responsable arts visuels de La Station-Gare des Mines.

RESIDENTE.S ET EXPOSITION PERMA



JULIA MAUR
Oxytocine

JAVIER
HIAULT-ECHE
Table Mam

CLARA PACOTTE & LOU-MARIA LE BRUSQ
Des Glameuses



LA STATION



CELIA GAULTIER

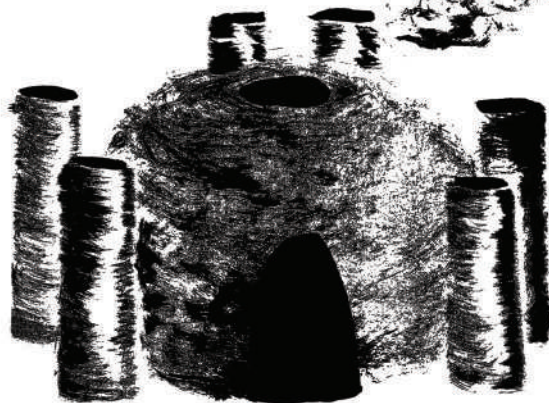


ENSAPV

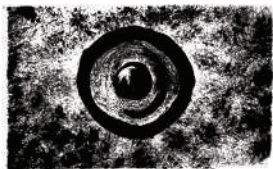
École Nationale Supérieure
d'Architecture de Paris La Vi

PARIS VIII

Expérimentations architectur



ELOÏSE LE GALLO
& JULIA BORDERIE
Four-Sculpture



SONIA SAROYA
& EDOUARD SUFRIN
Dernier Souffle

2022

INTE

RA

A
VARIA
szűg

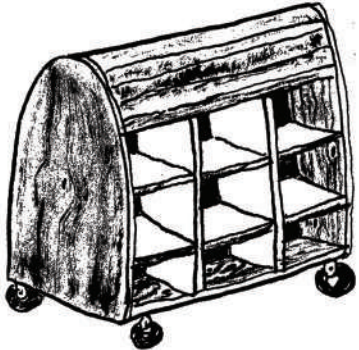


QUEER EDUCATION



GARE DES MINES

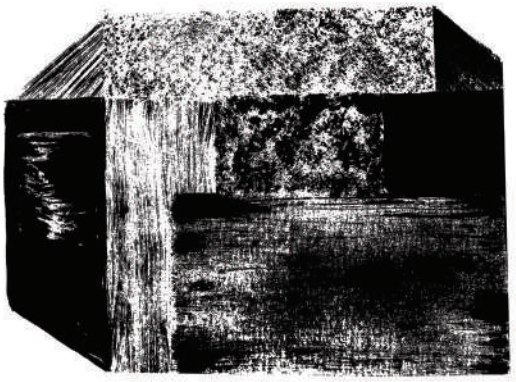
ette
ales



DOMINIQUE MATHIEU
meubles-Archive
Table Zapratiste



MERYLL AMPE
Cabane-Instrument
In-Out





SOMMAIRE I

Résidences en cours ♥ résident·es et œuvres :

♥ Méryll Ampe (artiste, 2020 - 2022)

In - out / Cabane-instrument

♥ Eloïse Le Gallo & Julia Borderie

(artistes, 2021 - 2022)

Four-Sculpture

♥ Javiera Hiault-Echeverria (artiste 2022)

Tables de mamzúĝ

♥ Lou-Maria Le Brusq et Clara Pacotte

(artistes, 2022)

Des Glaneuses

♥ Célia Gaultier (artiste 2020 -)

♥ Sonia Saroya & Edouard Sufrin (artistes, 2020 - 2022)

Dernier souffle

♥ Julia Maura (artiste, 2022 - 2023)

Oxytocine

Circulation des savoirs ♥ enseignements :

♥ Association Queer Education

♥ Université Paris VIII Vincennes - Saint-Denis

Dominique Mathieu

Table Zapatiste et Meubles-archive

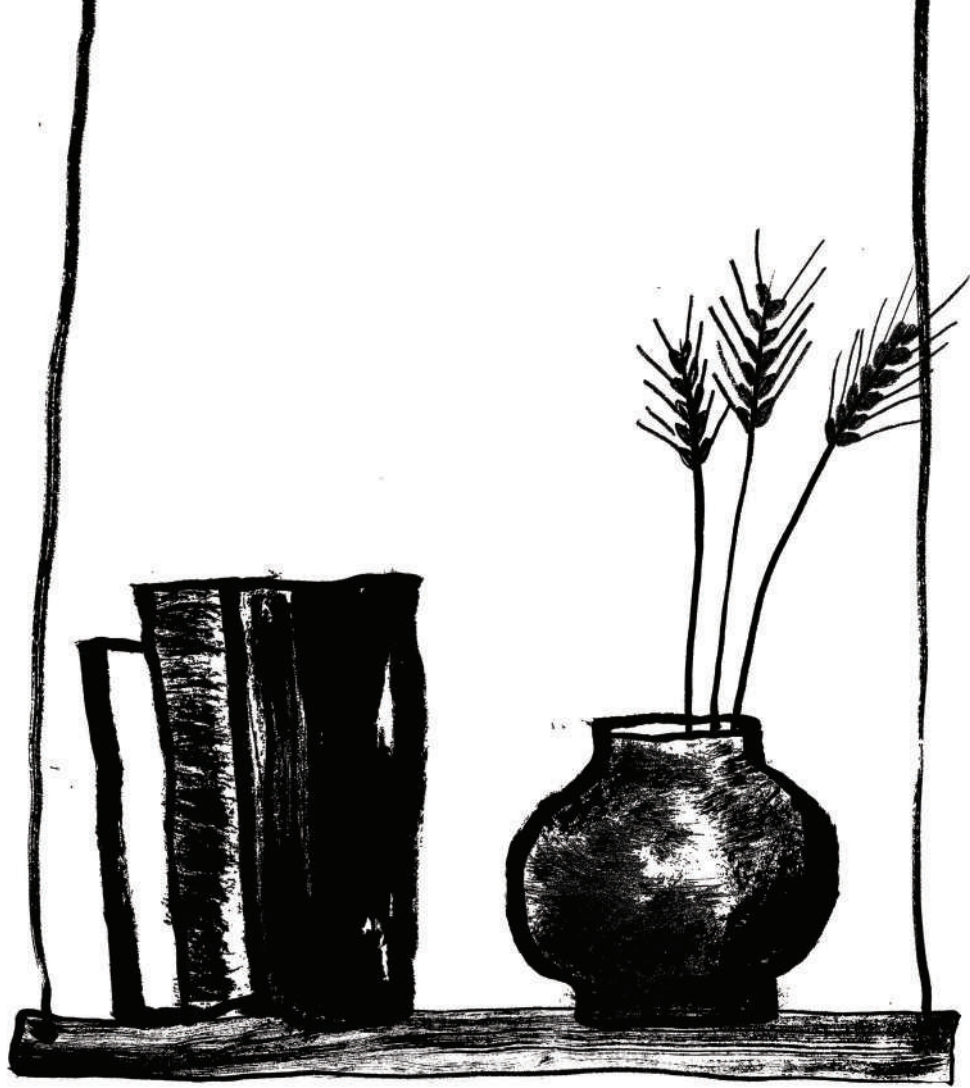
♥ ENSAPV École Nationale Supérieure d'Architecture
de Paris la Villette

Expérimentation architecturales

SOMMAIRE II

Espaces & outils

- ♥ L'atelier partagé
- ♥ L'atelier de sérigraphie
- ♥ La boîte à outils
- ♥ La matériauthèque





PATY PARTIES

Héritier de la musique industrielle, Alexandre Paty raconte des rêves communautaires et des expériences artistiques dans les événements et les soirées qu'il (co-)organise.

À propos de *Front de crypte*, *Collectif GAMUT*, *Chosen Family* et *Dreamachine*.



Aujourd'hui programmateur
des soirées queer Chosen
family et Dreamachine,
résident de la radio libre
Station Station, Alexandre
Paty est aussi Dj sous
le pseudonyme Front de crypte.
Un pseudo qu'il a inauguré
lors d'apéros Polychrome
aux Souffleurs en 2014 sous
son masque d'animal aux yeux
nyctalopes faits en maquillage
aux sourcils aigus.

Les fêtes qu'Alexandre aime
sont queer.
Celles qu'il programme
en racontent
aussi leurs lignées
sensibles et politiques.

**«Dreamachine
is nightmare
friendly. Queer,
intense, dark
but full of life»**

Le 23 octobre 2021, la Station
Gare des Mines accueillait
une nouvelle soirée,
éponyme de l'œuvre psyche-
expérimentale de Brion Gysin :
la Dream machine. Un acte
d'indépendance créative
pour Alexandre Paty, designer
de mode et programmateur
associé à la Station - Gare
des Mines et ailleurs.



*Ce qu'il y a derrière
cette nouvelle queer
soirée, Alexandre
nous le raconte comme
un rêve, ou plutôt
comme dans un rêve :*

Dream Machine c'est le nom d'une œuvre d'art créée à partir d'un day dream de l'artiste Brion Gysin en 1958. L'histoire raconte qu'il est dans un bus en direction de Marseille. À un moment il passe à travers un bois, la lumière du soleil traverse le feuillage. Lui, il somnole la tête contre la vitre. À travers ces paupières fermées, il commence à recevoir ces signaux lumineux avec ce rythme intermittent dû au feuillage. C'est là qu'il commence à triper de manière psychédélique. Dès lors, il cherche à recréer cette expérience, cette sensation.

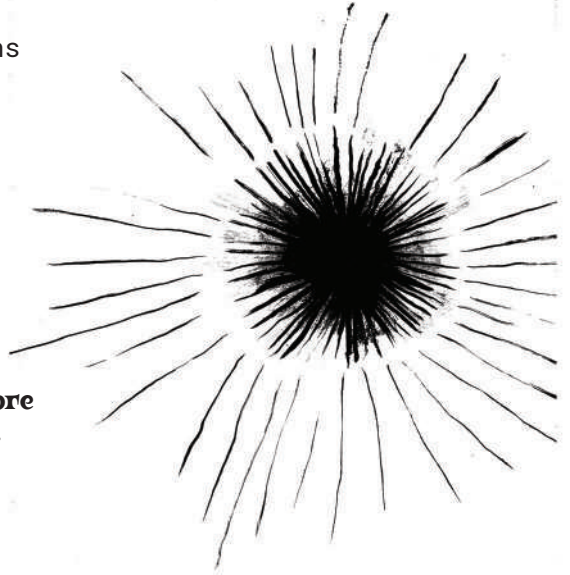
Ces recherches aboutiront à la création de la Dream machine, une petite œuvre d'art qui est la seule étant connue, si je ne me trompe pas, pour être regardée les yeux fermés. Elle se compose d'un cylindre à l'intérieur duquel tu as une lampe ainsi qu'un jeu d'entailles

dans le cylindre. Le rythme des entailles permet l'émission de 9 signaux lumineux par seconde lorsqu'il tourne.

C'est ce qu'il faut pour que le trip visuel fonctionne. Apparemment ce rythme joue avec la physiologie humaine et produit automatiquement un trip.

Je suis sensible à plus d'un titre à cette pièce. Tout simplement parce que par analogie je fais le lien avec l'entrée dans une musique comme dans un club et à sa lumière particulière. La lumière qu'on peut ressentir et percevoir les yeux fermés quand on est pris par un son dans une soirée et qu'on s'y livre. Et par ailleurs, à la question de lignée musicale depuis la culture beatnik et psychédélique de Brion Gysin jusqu'à celle de la musique industrielle - une musique pour laquelle je voue des amours puissantes - lignée qui s'est notamment constituée par l'outil du "cut up" transmis à l'auteur William Burroughs lui-même proche d'un certain X·e Genesis P-Orridge. Cela entraîne tout simplement en résonance avec ce que j'aime jouer,

écouter, ce que j'aime programmer, les sensations du club et de la musique que j'aime éprouver et partager. C'est comme cela que Dreamachine est née.



Dreamachine #2 : 11 décembre 2021 au Chinois, Montreuil. 22h-6h.

C'est dans le cadre de *Forever educated*, un projet produit par le centre culturel Suisse et porté par les artistes performers Marc Streit et Simone Aughterlony, que s'organisera cette seconde édition de Dreamachine.

Alexandre : *Forever educated* est un projet de recherche d'une semaine sur le clubbing, la nuit et les réalités des vies minoritaires proche des questions de communautés qui s'organisent, que je rejoins en tant que créatif et à ma façon, un peu chercheur. J'y serai comme un laborantin, je ferai sûrement un peu de vidéo et je serai accompagné d'Hélène Alix Mourrier, entre autres !



MANIFESTO

GAMUT is driven by six fashion designers, all graduates of La Cambre Mode/s/ in Brussels, and a visual director trained at ECAL, in Lausanne. Based in Paris, accompanied by musicians, photographers, videographers, graphic designers, choreographers, stylists and more, designed like a laboratory, **GAMUT** functions without a leader and takes form through a contributory, open and collective exploration.

GAMUT sprang from the desire to establish a horizontal model, a concrete alternative to the initial professional experiences of its members. **GAMUT** enhances its divergent perspectives and delights in its varied points of view. **GAMUT** is an eighth individual that exists independently from each member. Creation takes place with a completely collective and egalitarian approach. The universe of each member is respected,

but considered as a part of a whole to create an underground coherence that surpasses individualities and auto-centric opinions. Each proposal is discussed and approved together in a positive and respectful manner. Voluntarily constructed outside of the current hierarchical system, **GAMUT** is a solution of emancipation, a project of freedom. **GAMUT**

is a group of friends who believe that a new relationship to power can lead to a necessary structural and aesthetic renewal. **GAMUT** is a space where everything remains to be done. The flexibility of its structure ensures its room for manoeuvre and its responsiveness. **GAMUT** is the receptacle of a vital and urgent flow of expression, sharing, solidarity, pleasure and ecological respect that is passing through the contemporary world. **GAMUT** believes in the impact of creation on social reality and champions a spirit of humanist resistance

•••

**Des familles réunies :
Les temps forts de Collectif
GAMUT et de Chosen Family
à la Station - Gares
des Mines. Pour un manifeste
de création de mode
et de fête émancipée, fière
et joyeuse.**

*Le premier défilé de Gamut
s'ouvre avec la collection
spring-summer 2019 et pose
les bases résilientes
du collectif.*

Alexandre : Organiser
un défilé dans le club
de la Station - Gare
des Mines - loin
des ségrégations
de la mode - c'était
l'envie et la possibilité
de créer une communauté
autour du projet,
une communauté de liens,
de proches et de valeurs
TPGQI+, qu'on relierait
avec la famille musicale
de coeur du collectif GAMUT
: Chosen family.
Pour cette première
présentation
de la collection GAMUT,
l'artiste Jardin avait
d'ailleurs pensé
une création originale
pour l'occasion, jouées
en live. C'était le point
de départ de notre façon
de fabriquer des espaces
et des moments plastiques
et sensibles qui feraient

se rencontrer les pratiques
d'artistes queer
et allié.es dont on se sent
proche et la création/
transformation de vêtements
des collections GAMUT, avec
toujours ce fil de la fête,
de la musique et du club.
Ensuite, pour d'autres
défilés ou présentations,
il y a eu Ha-Kyoon puis
Jazzboy et F/cken Chipotle.
Enfin chaque événement mode
a eu son aftershow, il y
a toujours l'occasion pour
une fête !


*Ce type de création
des formats marquera
la façon dont GAMUT conçoit
et présente les collections
unisexes qui suivront.
L'idée de rencontre,
transformation et dialogue
entre une personne
et des vêtements.*

Alexandre : Tu as un truc -
un look, des tenues - sur
le portant mais finalement
quand il est porté les
choses mutent, la personne
qui le porte est altérée
par le vêtement, et le
vêtement
lui-même devient autre
chose avec le corps qui
l'habite. Je ne sais pas
par quelles évidences
inconscientes ces
transformations opèrent
mais en tout cas ce sont
celles qui nourrissent

GAMUT grâce aux rencontres que nous faisons avec des muses, artistes, performeur·euses, et c'est pour cela que je dirais que nos collections sont non-binaires ou versatiles : tout dépend de cette rencontre.

C'est ce qui se passe d'abord en 2020 quand la performance CY-BITCH, le devenir chienne-cyborg de l'artiste transféministe Hélène Alix rencontre la nouvelle collection Gamut. Rendue accessible sur un portant, la collection Gamut est alors activée et animée au pied de la scène extérieure de Station Sud - notamment au sein d'un spectacle tracé au sol en scotch noir dans lequel l'artsite Hélène Alix danse et proclame le CY-BITCH.

•••



« **BITCH** a atterri dans un monde fondé sur le sexisme, le racisme, l'homophobie, la puñtrophobie, la grossophobie, la transphobie, le spécisme... Tout corps qui appartient à l'une ou à plusieurs de ces catégories traverse des violences singulières et des oppressions spécifiques. **BITCH** est dégradé-e, **SCUM**, injure, déviantte, lie, boue. **BITCH** est originellement à l'endroit où la domination l'oblige à se tenir et la maintient en haleine. Mais **BITCH** ne s'astreint pas à ces places pré/fabriquées comme viles. **BITCH** se les ait incorporées. **BITCH** est devenu-e puissance, jouissance, mutante. **BITCH** aboie et mord. **BITCH** renverse et brise. **BITCH** drague les sien-nes et baise le cistème. »

Alexandre: Cette façon de dialoguer pour présenter les collections permet d'activer aussi les autres facettes chères au projet GAMUT. Notamment les facettes politiques parce qu'on défend l'idée d'une communauté en tant que collectif déjà, mais aussi au niveau de la constellation des artistes militant·es avec qui on se lie et qui définissent l'underground queer à la parisienne.

L'écriture et l'activation de la collection suivante SS21, quant à elle, est une carte blanche confiée à la drag queen nouvellement marseillaise Messalina Mescalina, qui propose en réponse KEROSENE PARTY, un format irrévérencieux performé par Messalina à partir d'une réflexion sur la doublure, la duplicité, la mise à nu des intérieurs, et aussi un premier travail de création vidéo pour GAMUT.

SS22
Dans la trajectoire de cette recherche visuelle et immersive, et pour rendre toujours plus proche les looks de Gamut, le collectif - accompagné de l'auteur Arnaud Idelon et du réalisateur Carlos

Franklin - signe une vidéo 360° (voir SS22 sur www.collectifgamut.com) mettant en scène 14 danseur·euses, artistes performeur·euses vivant enfin l'after tant attendu, en ces périodes de confinement.

Alexandre: Dans l'ADN de Gamut il y a toujours eu la fête avec Chosen family notamment. Avec ce tournage et la présentation de la collection sous cette forme visuelle, c'était l'idée de convoquer cela - surtout par rapport à la période (covid) - mais aussi d'amener les artistes dans une situation complètement autre en travaillant à partir d'un texte d'Arnaud Idelon. Dans *D'une heure bleue à une autre (nous n'avons rien fait de grave)* les lecteur·rices traversent différents regards qui racontent un after. Cela a été tout simplement notre point de départ : partir de ces regards qui s'imbriquent les uns dans les autres pour faire la nouvelle collection et la montrer avec une nouvelle galerie de personnages - dans leurs différents moods, états de fête et de conscience modifiée - qui pourraient

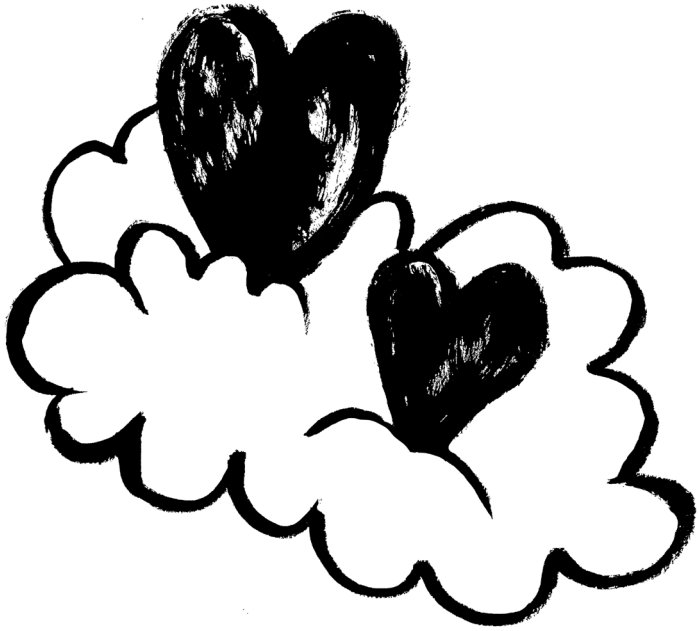
s'intégrer en retour eux aussi pour définir les looks et le texte même d'Arnaud. D'une manière presque documentaire, nous avons réalisé des entretiens avec une sélection de personnes qui nous semblaient inspirantes et importantes pour nous par rapport à cette idée de fête, de la nuit parisienne, qu'on aime ou au moins sinon avec qui nous aimons danser. Des personnes qui avaient perdu quelque chose dans la covid. L'idée - idée faite de caring - c'était celle de créer un look pour chacaine d'entre elleux pour leur fête ultime. Que ce look pensé avec la personne soit poussé dans leurs retranchements créatifs de ce qu'ils seraient prêt·es à faire pour une soirée, tout en rejoignant à une esthétique "à la GAMUT".

Suite à la co-crédation des looks avec ces personnes choisies, le tournage vidéo prend place à Station Nord, reconstituant une fête dans laquelle les spectateur·trices peuvent s'immerger grâce aux nouvelles technologies de captation et de diffusion 360°.

www.collectifgamut.com
www.helenealix.hotglue.me

instagram :
@messalina.mescalina
@front_de_crypte
@dreamachine_fr
@alexandre.paty
@collectif_gamut

**propos recueillis
par Margot Mourrier Sangas**



Tracklist de L'été par Marai

Air frais et nostalgie

✧✧ Same Old Story (Blood Orange remix)

Les Sugababes c'est nos 12 ans et Blood Orange peut être nos 20.

✧✧ Moguei Punx _The Rock

L'été cest aussi la track de ton crush de juillet

✧✧ Intermission - Speaking with angels (Secret Wife Edit)

L'alter ego de Speakerine de l'univers chante nos romances de dancefloor. (Sortie en juillet 2022 sur Ritmo Fatale)

✧✧ Ada oda _ Niente da Offrire

Les ritals ont tout à offrir à la pop en 2022

✧✧ Gropina _Microscosmo

Ça sonne italien. C'est fait à Amsterdam.

✧✧ Night Lovers 6 w/ Classical Love

Chaque track sélectionnée par le duo moscovite est un slow assumé.

✧✧ Book Love _ Boy

Si comme moi, vous aimeriez tant passer du temps au sauna gay mais que par définition vous ne pouvez y entrer.

"I want to do what the boys do"

✧✧ Mars Ernertus Ndagga Rythm Force _ Jibleen

Un projet qui résonne, aujourd'hui que la techno est prête à embrasser la musique trad et que la scène électronique se décolonise.

✧✧ Ventre de Biche _ Cane Perso

En incipit de soirée _ En fin de cette même soirée (Sortie chez Teenage Menopause)

✧✧ Madonna _ La Isla Bonita

*Évidemment..
On est sur Station Station*

Des communs urbains comme principe créateur de fêtes, communauté(s) et espaces artistiques:

Entretien croisé avec Arnaud Idelon (acteur du mouvement tiers-lieu, programmateur du Sample et auteur) et Maxime Algis (architecte, chercheur doctorant en sciences sociales).

Arnaud :

On peut, et à juste titre, penser les tiers lieux comme des espaces naissant d'initiatives de la société civile ou de n'importe quelle communauté d'usage et d'intérêts qui décide de s'encapaciter mutuellement pour échapper aux logiques de marché ou de mise en concurrence. Ils sont des initiatives de la communauté civile ou d'une communauté civile qui a des intérêts à les activer, à y habiter : ces lieux associatif comme ceux ouverts par le collectif MU ou plus militants comme les squats d'artistes et de logement sont à l'origine des lieux politiques, puisque que justement ce sont des communautés d'usage qui vont mutualiser dans un lieu, qui vont se mutualiser pour éviter la précarité individuelle.

Le Sample est aussi un autre exemple de projet d'occupation temporaire qui s'inscrit dans les projets d'urbanisme transitoire montés en France aujourd'hui. Au Sample la réunion s'est faite autour d'une communauté d'intérêt ayant des besoins mais disposant aussi d'un imaginaire et de ressources/compétences et à ce titre pouvant aussi activer ou être levier pour un territoire. Cette communauté d'intérêt, c'est celle d'une communauté déterritorialisée composée d'artistes précaires sortant des Beaux-Arts par exemple, sans moyens de production post-diplôme, de diplômé·es des arts visuels, d'architecture et plus largement des domaines de la création d'art et d'artisanat d'art.

Pourtant malgré ces volonté d'autonomie et d'autogestion

- qu'elles soient proches de la culture squat ou organisées sous des formes associatives - on assiste aujourd'hui à un glissement de ces logiques pour plusieurs raisons. L'inversion de cette tendance tient sur le territoire parisien par exemple aux effets d'opportunités politiques que ces lieux, leurs propositions artistiques - déjà conçues et opérationnelles - et leur rayonnement génèrent pour les besoins politiques des élu·es. Les institutions elles aussi tiennent leur rôle dans ce glissement. En s'associant à ce type d'espace, elles s'assurent de marketer certains de leurs projets pour bénéficier d'une image "cool et in", dans l'air du temps et des attentes, et les font ainsi basculer dans la commande.

Maxime :

Le glissement du concept d'urbanisme (et d'occupation) temporaire à celui d'urbanisme transitoire pose la question du projet de ville que cette "transition" est censée pouvoir mettre en œuvre : un projet social



ou de gentrification ?

En France, des chercheur·euses ont identifié trois grands types d'urbanisme transitoire, qui s'inscrivent dans des démarches d'occupation légale puisque elles sont issues d'un accord avec soit les promoteurs soit les promoteurs/ l'aménageur/la collectivité (ville). D'abord, un urbanisme transitoire dit événementiel, ou pop-up - d'après les mots de l'urbaniste Cécile Diguët - dont le temps de vie coïncide avec une courte vacance

foncière. Ensuite les projets préexistants (culturels, associatifs) qui saisissent avec l'urbanisme transitoire une opportunité de se sédentariser et cherchent à se maintenir au-delà du temps de la vacance. Enfin des projets qui intègrent l'aménagement urbain sur le long terme, s'inscrivant parfois dans le processus dès le début des études. On voit bien que cette catégorisation - à partir des temporalités plus ou moins longues des "occupations" - ne permet pas de répondre à la question énoncée plus haut : quels types de ville ces initiatives produisent-elles, d'abord au moment de leur présence puis, si elles sont amenées à disparaître, après leur départ ? Plutôt que d'interroger les projets d'urbanisme temporaire/transitoire d'après le temps plus ou moins long qu'ils occupent, il semble nécessaire de chercher à comprendre les rapports que ces initiatives construisent avec les processus politiques et économiques des territoires dans lesquels elles s'insèrent, la manière dont elles rencontrent le vécu des habitant·es mais aussi les logiques immobilières, administratives ou électorales.

Arnaud :

La perte de ce sens actuel tient effectivement au fait que ces lieux se trouvent à la mode pour certain·es - comme les promoteurs ou encore pour les aménageurs - et que dans le même temps ces lieux sont vus par les politiques publiques comme des modèles de sortie de crise possibles. Ils sont ainsi récupérés par des politiques publiques. On pose une grille des politiques publiques sur ces lieux - puisqu'ils vont pouvoir répondre à tel ou tel besoin de la politique publique - en les interrogeant de la sorte par exemple : combien d'habitant·es de Bagnolet toucherez-vous ? quelle catégorie

de personnes toucherez-vous ? comment ?
Pour l'intérêt général, ils sont alors
dépolitisés de leur réalité communautaire
et de mise en commun et subissent
une projection politique sur un mandat
de cinq ans. Pourtant ces lieux ne peuvent
pas forcément résoudre tous les problèmes
d'un territoire et d'une société et ce n'est
peut être pas leur vocation.

En tout cas, ce sont des questionnements
avec lesquels on cherche à rester au contact
au sein du Sample ; non seulement dans
la nature du projet et la façon dont il est
conduit collectivement avec différent·es
acteurice.s, et associations avec des projets
solidaires tel que celui de restauration
d'Ernest, mais aussi à travers la question
de la pluridisciplinarité
des pratiques des artistes
et professionnel·les des métiers d'art
et de design résident·es du lieu pouvant
répondre à des besoins du territoire.

Pour revenir un peu sur l'histoire
de l'ouverture du Sample, je dirai simplement
que mes amours de la fête et mon engagement
intellectuel et professionnel dans
la participation à des tiers lieux
sur Paris comme à Manchester, m'ont conduit
à ce projet. À l'arrêt de l'activité
des usines Publison qui occupaient le 18, rue
de la République à Bagnolet, le promoteur
SOPIC, intéressé par les solutions pouvant
être apportées par l'urbanisme de transition
face aux problématiques dites de vacance
immobilière, s'est tourné vers l'agence
La Belle Friche et vers nous, Ancoats.
Chez Ancoats, nous proposons un accompagnement
et des formations pour ce type de projet.
Depuis cette expertise, nous essayons
de penser collectivement le Sample
comme une plateforme pour le tissu associatif
du territoire et comme un lieu de convivialité

accessible à toutes les bagnolétai·es.
C'est pourquoi le lieu repose sur trois piliers :

>>> un écosystème créatif se déployant sur le lieu - le lieu accueille au sein de 25 espaces de travail artistes, artisan·es, designer·es, constructeur·trices sélectionné·es pour leur volonté de déployer sur le site des propositions artistiques et culturelles, d'expérimenter des formes ;

>>> une plateforme pour les initiatives associatives locales - le lieu accueille toute l'année gratuitement sur un plateau de 200m² au RDC du bâtiment les associations de Bagnolet en besoin d'espaces pour déployer cours, ateliers, événements, réunions ;

>>> et enfin un lieu de prototypage échelle 1 et un lieu de sensibilisation, pensé comme une action pilote.

Le Sample peut ainsi aussi être un lieu d'expérimentation de modes de faire alternatifs et de transmission par le biais de résidence de recherche-action et de partenariats académiques. C'est ce que nous avons cherché à faire par exemple au moment PAM Festival - Tiers-lieux : en ville, culture & création par exemple et plus globalement avec des résidences de recherches ouvertes au Sample sur ces questions.

Derrière l'instrumentalisation de ces lieux par les promoteurs - faisant des tiers-lieux et de leur proposition un levier de relations publiques avec la collectivité pour faire passer leur permis de construire et s'assurant ainsi une certaine économie de l'image - et à côté de la ville créative - sur le modèle de l'urbaniste américain Richard Florida - fantasmée par certains acteurs publics se posent aussi la question du projet en même et de la prise en compte des usager·es

d'un territoire, de leur usage de ses espaces culturels, festifs et artistiques.

Maxime :

Sur ce point, l'émergence de ces lieux et leur contribution au social et culturel sur leur territoire d'ancrage peut poser deux types de questions. La question du problème dans les usages même, et donc de la réelle acceptation des projets par les acteurs publics et les habitants : avec par exemple la confrontation de différents usagers sur le territoire, visiteurs des lieux versus voisinages, l'organisation de soirées et concerts susceptibles de produire des nuisances sonores... Cette problématique - assez banale - des conflits d'usages se raccroche à une seconde question qui est celle de l'imposition puis de la normalisation de certains de ces usages par les nouveaux arrivants : en possession d'un capital culturel élevé et "en affaires" aussi bien avec les promoteurs que les acteurs publics, ceux-ci risquent (peut-être malgré eux) de transformer le paysage urbain en défaveur des populations qui le pratiquent habituellement.

Arnaud :

Concernant ce dernier point, je crois que plutôt que de faire miroiter qu'on peut servir l'intérêt général depuis ces lieux il nous faut davantage revendiquer que nous sommes des espaces communs. Nous réunissons des intérêts communautaires. Cette idée entre d'ailleurs en résonance avec le concept anglo-saxon de community organizing qui existe notamment à Toronto. Le mot communauté fait peur en France dans un contexte d'universalisme républicain rétif aux glissements communautaristes comme le rappelle Julien Talpin dans *Community*

Organizing, mais l'essor des tiers-lieux correspond avec l'opportunité de replacer la question des communautés au coeur de la fabrique culturelle et urbaine au prisme de la community dans son acception anglo-saxonne : un impact individuel et collectif sur son environnement, qu'il soit de voisinage, de valeurs ou encore issu de minorités invisibilisées ou stigmatisées. Les espaces communautaires anglo-saxons comme les jardins partagés sont autant de lieux tiers qui articulent l'appartenance à un territoire à d'infinies autres variables, ouvrant à des communautés ouvertes, poreuses, mouvantes. Ce sont les questions qui se posent aujourd'hui pour les tiers lieux *made in France* et que j'ai moi-même envie de me poser en détournant les apories en y répondant simplement par le terme de commun. C'est par ce biais que notre présence ici va pouvoir révéler des usages, des communs. Par exemple au Sample, la communauté de créatifs.ves précaires, qui a besoin d'espaces assez accessibles, va pouvoir fonder une économie contributive grâce à des pratiques diverses, puisqu'elle n'est pas clusterisée sur une seule discipline, pour irradier sur le territoire. Cette communauté d'usages et d'intérêts ne venant pas d'ici rejoint alors une communauté localisée. Ceci se jouant à l'échelle de rencontres entre plein de petites communautés locales, qui deviennent poreuses les unes avec les autres. Faisons émerger des communs urbains et revendiquons qu'ils servent à des communautés ouvertes et poreuses.

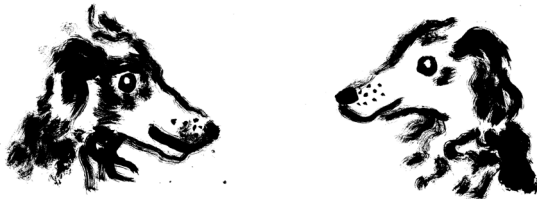
Maxime :

À l'origine, la "théorie" des communs essaie de répondre à cette question : comment gérer au mieux une ressource limitée ? Classiquement à cette question là, on donnait deux formes

de réponses. Celle par la propriété privée : on considère que la ressource sera gérée au mieux par l'initiative individuelle. Et celle par la propriété publique : on considère que comme cette ressource est rare et qu'il faut bien la gérer, c'est l'autorité publique qui va la répartir. La théorie des communs met en avant d'autres solutions qui ne correspondent ni à la première ni à la seconde. Une propriété qui n'est ni publique ni privée et qui passe, comme l'a théorisée la chercheuse Elinor Ostrom, par une gestion collective autonome de la ressource. La gestion des communs est donc liée intrinsèquement à l'idée d'une communauté d'usager·es/producteur·trices. Et donc dans le cadre de communs urbains, de lieux partagés ou culturels de fête, il est intéressant de s'interroger sur les formes que peut prendre cette communauté. Et par extension de s'interroger, et c'est là un peu la question d'Arnaud : de quelle manière cette communauté est-elle susceptible de dépasser - de transgresser - ses propres limites, de s'ouvrir, de devenir poreuse, et vers qui ? Pour partager quoi ? Autrement dit, à partir du moment où tu fais des communs urbains et des espaces pour la fête, à l'échelle de quelles communautés cela s'organise ? pour qui et par qui ? Comment construire une « communauté ouverte » qui ne soit plus la communauté strictement délimitée d'Elinor Ostrom, et qui peut-être le ou la garant·e de cette ouverture ? Les pouvoirs publics, une forme de démocratie locale ?

Bibliographie

- _ *L'URBANISME TRANSITOIRE EN ÎLE-DE-FRANCE : TYPOLOGIE ET PERSPECTIVES DE DÉVELOPPEMENT*, Cécile DIGUET Urbaniste à l'IAU îdF, p.11, actes d'un colloque organisé par l'ENS et l'institut urbanisme et agt de la région parisienne
- _ *Métamines*, Arnaud Idelon, podcasts disponibles sur www.stationstation.fr/metamines-2
- _ *Dossier : Les communs urbains : nouveau droit de cité ?*
Les communs en friches, Jules Desgoutte, www.metropolitiques.eu
- _ *L'ENVERS DES FRICHES CULTURELLES*, *Quand l'attelage public-privé fabrique la gentrification*, Mickaël Correia www.cairn.info
- _ *TIERS-LIEUX, COMMUNAUTÉS SITUÉES*, Arnaud Idelon, revue Nectar
- _ *Le travail du commun*, Pascal Nicolas Le Strat,
- _ *La mise en culture des friches industrielles*, Françoise Lucchini
- _ *Les communs urbains. L'invention du commun*, Daniela Festa, Tracés. Revue de Sciences humaines, 1 octobre 2016, no 16, p. 233-256.
- _ *Dictionnaire des biens communs*, Cornu Marie, Orsi Fabienne, Rochfeld Judith, Bosc Yannick, Coriat Benjamin et Dusollier Séverine, PUF



Acteur du mouvement tiers-lieu (La Station - Gare des Mines / le 6b), **Arnaud Idelon** a co-fondé Ancoats en 2017 afin de contribuer au développement de tiers-lieux culturels et autres alternatives urbaines. Comme journaliste indépendant et animateur radio, il observe les mutations à l'oeuvre dans ces lieux de l'émergence artistique pour une dizaine de médias et enseigne ces sujets à l'université. En parallèle, il explore comme auteur, critique et curateur les potentiels de la fête comme médium artistique autonome au sein du collectif 16AM et les écritures littéraires en présence au sein du collectif PARA-. En 2021, il co-fonde Le Sample à Bagnolet dont il assure la programmation.

Maxime Algis est architecte-urbaniste et diplômé de l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Spécialisé sur les questions environnementales, il travaille depuis 2019 sur les rôles socio-politiques que jouent les sols urbains et périurbains. Il prépare actuellement une thèse de doctorat en science politique au Laboratoire Interdisciplinaire Sciences, Innovations, Société (LISIS) sur la politisation des enjeux environnementaux liés à l'exploitation et la pollution des sols dans les anciennes plaines d'épandages de la Ville de Paris. Il est membre du comité de rédaction de la revue Aman Iwan.

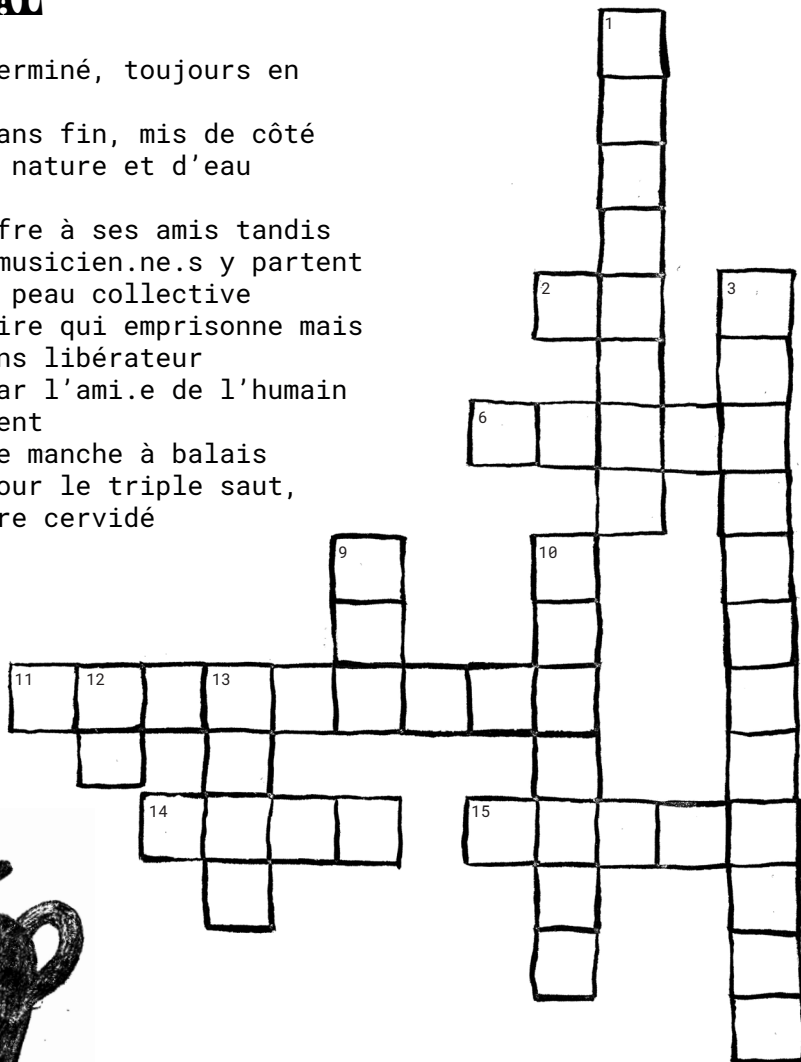
propos recueillis par Margoï Mourrier Sanyas



LA GRILLE

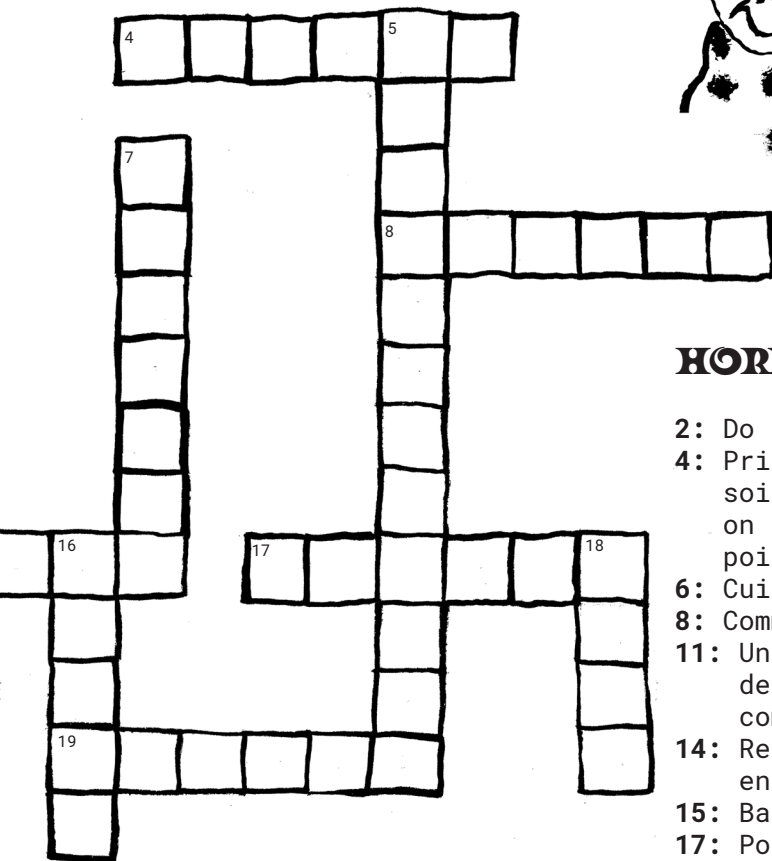
VERTICAL

- 1: Jamais terminé, toujours en cours
- 3: Boucle sans fin, mis de côté
- 5: Femme de nature et d'eau fraîche
- 7: On en offre à ses amis tandis que les musicien.ne.s y partent
- 9: Nouvelle peau collective
- 10: Accessoire qui emprisonne mais néanmoins libérateur
- 12: Rongé par l'amie de l'humain
- 13: Absolument
- 16: Danse de manche à balais
- 18: Utile pour le triple saut, mammifère cervidé



STATIONNAIRE

De Cheveux de Feu



HORIZONTAL

- 2: Do ancien
- 4: Pris dedans lors des soirées trop longues, on ne s'en échappe point
- 6: Cuir à l'anglaise
- 8: Comme les blés
- 11: Une once liquide de quartier (mot composé)
- 14: Rebelle d'époque, encore aujourd'hui ?
- 15: Bazar joyeux
- 17: Pourvue de ronces et d'art
- 19: Fruit rock



*illustration, création graphique : Célia Gaultier
* coordination éditoriale et artistique : Hargot Mourrier Sanyas